

# LES CAHIERS DE TAIZÉ

# 2

frère Pierre-Yves

## Sauvés par la croix du Christ ?

### Introduction

Comment rendre compte aujourd'hui du rapport entre la mort du Christ sur la croix et le pardon des péchés, le relèvement des pécheurs – bref le « salut », en termes du Nouveau Testament ? Notre projet est de proposer à ce sujet un exposé court, une sorte de concentré essentiel. Nous empruntons à toutes sortes de sources. Notre originalité sera dans la démarche, le déroulement de l'exposé, avec ses étapes.

Précisons-le dès le départ : la croix du Christ n'est

pas séparable de sa résurrection. Ce sont les deux faces d'un même événement. Si la croix débouche sur la libération, c'est à cause de Pâques. Et Pâques serait un mythe si le Ressuscité n'était pas le Crucifié. C'est d'ailleurs de la résurrection que la foi doit partir, pour alors découvrir que le chemin passe par la croix ; et, dans un second temps, reconnaître que c'est en identifiant sa vie à la Passion du Crucifié qu'on accède à sa résurrection. C'est ce qu'enseigne saint Paul dans son épître aux Philippiens (3, 10-11).

Mais on ne peut tout dire à la fois, et c'est sur la mort du Christ sur la croix que nous concentrerons notre attention. Car c'est cette mort et sa portée pour nous qui posent tant de questions à tant de personnes aujourd'hui. Pourquoi, tout au long du Nouveau Testament est-il redit que le Christ meurt « pour nous », « pour nos péchés » et leur libération ? Et d'abord qu'est-ce que ce « péché » pour motiver tout le drame de la Passion ? Mais avant d'atteindre le cœur du sujet, il nous faut aborder et franchir quatre obstacles.

## Premier obstacle : le terme de « salut »

Effectivement, l'annonce du salut, ce terme si fréquent à travers le Nouveau Testament, paraît étrange et même étranger aujourd'hui : à moins d'être perdu

en mer, qui réclame le salut ? Or ce ne sont pas seulement les Juifs du temps, ni seulement les païens devenant chrétiens, mais l'ensemble des populations avoisinantes qui attendaient un salut. Ce qui suppose effectivement un certain sens dramatique de l'existence. Qu'est-ce qui pesait sur les gens ? Le sentiment d'être redevables envers une divinité ou une autre ? Ou l'impression d'être en quête d'une justice personnelle, avec la peur de la manquer ? Ou encore le besoin ardent d'une vie qui déboucherait sur une liberté et un bonheur, alors que ceux-ci seraient toujours hors de portée ? Bref, un sentiment plus ou moins diffus de mauvaise conscience, de malheur, d'échec, le sentiment d'un devoir à remplir, pesant, et auquel on craint de succomber ? Oui, une conception assez dramatique de la vie.

Ce n'est pas que, dans notre existence, nous souhaitons forcément et maladivement le drame. Nous serions plutôt tentés de l'esquiver. Pourtant ne rencontrons-nous pas inévitablement une certaine dimension dramatique de l'existence dès que nous cherchons à nous trouver nous-mêmes en vérité et à nous situer envers autrui dans la liberté et un sens aigu de nos responsabilités ? Que de relations humaines difficiles, que de conflits impossibles à régler et dont les ressorts nous échappent. Sans compter qu'aucune communion interpersonnelle, aussi profonde soit-elle, ne peut dépasser un certain seuil d'opacité. – Une certaine dimension dramatique de l'existence donc, qu'il faut traverser – et si possible – surmonter et dépasser.

En plus des tribulations toujours présentes, et en tout cas menaçantes, en toute existence, que d'échecs personnels ou collectifs, que d'essais avortés, de faux espoirs, dont il faut se remettre tant bien que mal, pour en tirer un éventuel profit. En outre, en toute vie un peu consciente d'elle-même et tant soit peu exigeante spirituellement, que de déceptions à poursuivre une perfection qui sans cesse échappe...

Face à cela, la foi chrétienne n'est pas prise au dépourvu. Le salut, pour elle, ne commence pas par supprimer le drame intérieur, mais par le situer, aussi bien psychologiquement que spirituellement. L'évolution du petit enfant peut nous en offrir une parabole : d'un égoïsme originel qui ramène tout à soi, il est appelé, au travers de maintes étapes, à entrer avec autrui dans des rapports de moins en moins fusionnels, de plus en plus gratuits, et à grandir en lui-même, à se personnaliser, non pas malgré les autres, mais en lien avec eux. Rude programme, infini...

Il y a de même, chez l'être humain un désir d'autosuffisance qui fausse dès le départ son désir d'autonomie. Celle-ci, il la rêve absolue, comme s'il était le centre unique, et comme si Dieu et autrui étaient au service de cet absolu, un absolu qui se veut sans dépendance ni obligations. Être « comme des dieux », être Dieu en quelque sorte (le Dieu qu'on imagine). Avec une révolte contre toute idée, imaginaire elle aussi, d'un Dieu qui voudrait me soumettre à sa toute puissance. La « toute puissance », voilà encore un rêve sans réalité.

La réalité, c'est que l'être humain ne devient lui-même qu'à la condition de se recevoir des autres, et essentiellement de Dieu. Sa vérité, c'est d'être en communion, d'apprendre à aimer d'une manière qui tende à être oblatrice. Et, d'abord, sa vérité, sa vocation essentielle, c'est d'entrer avec Dieu dans la relation de cette alliance, ce grand projet, en vue duquel il a créé le monde et suscité l'humanité, et en elle chacun de nous. De cette alliance, nous sommes ardemment invités à nous savoir les partenaires heureux, et à découvrir ce Dieu qui, dans la parabole, affirme : « Tout ce qui est à moi est à toi » (Lc 15, 31).

Dieu me donne à moi-même précisément dans le mouvement où, en réponse, je m'offre à lui. Telle est la réciprocité de l'alliance, une réciprocité appelée à s'approfondir à l'infini. Ainsi, le salut, s'il évoque d'abord une libération par Dieu des forces négatives qui m'habitent, consiste en réalité en une communion nouvelle ou renouvelée.

Deuxième obstacle :

Qu'est-ce que le « péché »  
et sa relation avec la mort ?

Ici, je parlerai en « je », car en réfléchissant sur ce qu'est le péché, je ne peux penser qu'à moi. Le

salut d'autrui, son péché, le degré de sa responsabilité m'échappent, et de toute manière ne sont pas de mon ressort ; c'est le secret de Dieu. À ce sujet je n'ai pas à spéculer, mais à prier.

À propos du péché, ne pensons pas d'emblée à telle faute morale, à tel manquement. Le péché s'explique, sur un plan spirituel, à partir de ce que nous venons de voir concernant cette recherche forcenée et égoïste de soi, cette pente fondamentale de l'être humain à laquelle je suis sans cesse tenté de consentir.

Mon égoïsme, donc. Non pas celui du nouveau-né, irresponsable, mais celui qui, sciemment et volontairement, me ramène à moi-même et où je m'enferme avec satisfaction, malgré ce que je peux savoir de Dieu, de son alliance et de ce qu'il attend de moi pour mon suprême bien.

Manière de concevoir et de pratiquer mon bon plaisir au détriment d'autrui, de ses droits, de ses attentes légitimes. Manière de prendre subrepticement dans ma vie, à tout moment, la première place, celle de Dieu, celle de l'amour.

En d'autres termes, le péché s'avère, sous toutes sortes de formes, un refus de solidarité et de communion, parce qu'à tel moment j'en refuse délibérément le prix. Dans ce sens il importe de me souvenir que, pour la Bible, le péché consiste en premier lieu à manquer le but, tel un mauvais tireur – le but étant de se réaliser dans une communion. Par rapport à cet essentiel qu'est l'alliance offerte par Dieu, mon péché consiste à manquer

à cette alliance, à en refuser les exigences. Et du même coup à me manquer moi-même, à manquer à ma vérité humaine, à ma vraie liberté, et à aller délibérément me perdre loin de Dieu. Quelle malédiction...

S'impose aussitôt le thème de la mort. Qu'est-elle pour moi, en dehors de la perspective de l'alliance? Choisir Dieu, n'est-ce pas pour moi, en définitive, choisir la vie? Aimer, dans un certain oubli de soi, n'est-ce pas découvrir ma vocation humaine et grandir dans ma vérité la plus personnelle? Faire miennes les exigences de l'amour, n'est-ce pas trouver la source de ma vraie liberté? Alors, me détourner de Dieu, esquiver l'amour et ses exigences, n'est-ce pas me déterminer nécessairement et dramatiquement pour la mort? Elle est, dit saint Paul, le « salaire du péché » (Rm 6, 23). Entendons sa suite logique et nécessaire. Elle scelle l'échec de l'égoïsme, ce rêve de l'homme de ne dépendre que de soi et d'être sa propre fin. Elle est ressentie comme une sanction, une punition, et bien sûr comme une injustice, alors qu'on devrait y reconnaître la conséquence finale du choix que l'on a fait.

En définitive, elle est cette malédiction de celui qui, le sachant, s'en va loin de Dieu, à la manière de Judas, sortant dans la nuit, et avec quel projet... Et cela malgré la main que Jésus vient de lui tendre. Car Dieu n'enferme pas dans la perdition et n'en prend jamais son parti. Il multiplie les appels et les occasions de se reprendre.

Au contraire, dans la perspective de l'alliance, la mort est à reconnaître comme l'étape dernière, sur la terre, vers la victoire du Christ, la réalisation dernière de la pâque de celui qui déjà cheminait à la suite du Christ ressuscité. Il le sait debout, venant à sa rencontre, et, en mourant, il s'écrie (ou murmure) avec Étienne : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit » (Ac 7, 59). Ce que la mort garde de dramatique en raison de ce qu'il faut quitter, en se déprenant de tout ce qui fait notre existence d'ici-bas, est comme absorbé par la victoire du Christ.

Jésus, face à la mort, n'a pas manqué d'en affronter le drame. Lui, l'homme libre par excellence à l'égard du Père et des humains, c'est librement qu'il se rend solidaire de ces derniers jusque dans la malédiction de la mort du pécheur, à laquelle ses ennemis le condamnent. Serait-ce Dieu qui lui inflige cette destinée ? Le Nouveau Testament, dans un raccourci, semble quelquefois le dire. Non, cet Autre que lui-même, qu'est le Père, remet à son Fils bien-aimé, avec confiance, cette mission que lui seul pouvait réaliser : rejoindre jusque-là sa créature égarée. Mais au long de sa Passion et de sa marche vers la croix, bien loin de subir la mort, Jésus en fait la manière suprême pour lui, de se recevoir et de se donner au Père et aux hommes. C'est là, effectivement, le sens même de la vie humaine – se recevoir, se donner – et c'est là d'abord ce qu'est l'être même du Fils de toute éternité. Ainsi la mort humaine, en Jésus, se révèle ce qu'elle

aurait toujours dû être : la pleine et définitive remise de soi au Créateur en vue d'accéder à la nouvelle création.

### Troisième obstacle : le terme de « justice »

Nombreux sommes-nous à avoir entendu au catéchisme cette explication de la croix comme le jugement de condamnation porté par Dieu sur l'humanité pécheresse. La miséricorde de Dieu aurait alors consisté à faire retomber ce jugement, inéluctable et nécessaire, sur l'innocent qu'est le Christ, pour épargner les pécheurs. La justice ne serait qu'à ce prix.

Un théologien orthodoxe, face à cette justification de la croix, se demandait comment l'Occident avait pu transformer ainsi Dieu en un père sadique. De fait, cette dérive est occidentale. Elle s'est développée à partir du XI<sup>e</sup> siècle, sous l'influence peut-être du droit germanique sur la théologie. Elle a été largement reprise et véhiculée par les deux traditions catholique et protestante.

Il est difficile de savoir s'il se trouverait quelque linéament d'une telle théorie dans le Nouveau Testament. Ce serait alors un paradoxe, et l'on n'a jamais davantage à transformer un paradoxe en une

évidence. De fait, la Passion est bien un procès – même bâclé – dans lequel, à travers son Envoyé, Dieu est engagé et pris à partie. Mais on s'est largement trompé en entendant le terme de « justice », si fréquent dans les deux Testaments, au sens d'une justice punitive et distributive, rendant coup pour coup.

Tout proche des termes de miséricorde, de grâce, d'amour, la justice consiste d'abord et avant tout, à travers toute la Bible, en une justesse de rapports, une harmonie. Le mot peut d'ailleurs se traduire à l'occasion par « salut » ou « victoire ». Dans sa justice, Dieu, en faisant grâce, en « justifiant » le fauteur de mal, entend rétablir avec lui un rapport heureux et harmonieux. Et il attend de l'homme pardonné une attitude de justice et de sanctification, qui consistera à s'harmoniser avec le projet de vie que Dieu a pour lui – le projet de l'alliance. Dieu espère en l'homme « contre toute espérance ».

Si la loi, ou les principes de vie qui sont nombreux dans le Nouveau Testament, deviennent un moyen de nous justifier nous-mêmes devant Dieu, nous les détournons de leur but et prenons la place de Dieu, qui seul peut justifier. Le but de la loi et de ces principes de vie, c'est de nous indiquer le chemin en vue de recevoir la justice de Dieu, de lui plaire et de nous plaire en lui.

Dès lors, le Christ en croix s'avère bel et bien et simultanément la justice de Dieu et notre justice. Il établit celle de Dieu en justifiant le pécheur

repentant. Et il accomplit celle de l'homme en l'entraînant dans sa parfaite réponse d'amour et son entrée dans la vie.

## Quatrième obstacle : la représentativité de Jésus

Ici encore, ce qui semblait aller de soi dans la tradition juive et celle du Nouveau Testament fait difficulté en ce temps de fort individualisme. À l'inverse du « chacun pour soi », tout être humain était considéré comme représentatif de l'humanité, de l'humanité envisagée comme une unité, non pas abstraitement, mais selon une réalité d'ordre spirituel. Cela nous est difficile à imaginer aujourd'hui.

Nous avons pourtant des expériences d'étroite solidarité humaine, de profonde communion, où nous pressentons que l'humanité est une, et que tout être humain peut en offrir une figure. Pensons à notre saisissement intérieur quand quelqu'un s'offre à mourir à la place d'un autre (comme par exemple le P. Kolbe). Pensons à tant d'hommes et de femmes qui n'hésitent pas à risquer leur vie pour autrui ; ou plus simplement qui la donnent dans un service, comme si elle appartenait aux autres. Pensons encore à telle souffrance d'une personne, qui

nous atteint quasiment comme si cette souffrance était nôtre. Autant d'occasions où l'on devine que l'humanité ne se borne pas à se présenter telle une juxtaposition d'individus, mais qu'elle tend vers une unité dont tout être humain est un représentant. C'est en ce sens que frère Roger aimait à parler de la « famille humaine ».

Dans cette perspective, Jésus, lui, d'une manière unique et absolue, est à confesser comme l'Homme par excellence, ainsi que Pilate ne croyait pas si bien dire : « Voici l'Homme ». Une telle phrase, chez saint Jean, s'entend forcément à deux niveaux de sens : Voici votre homme, l'individu que vous m'avez amené. Et voici l'image même de l'Homme tel que le Créateur l'a projeté éternellement, voici le représentant réel de tout être humain aux yeux de Dieu. Effectivement, dans la manière dont Dieu s'y prend pour rejoindre l'humanité au plus intime, on ne comprend pas le pourquoi de l'incarnation et de la Passion du Christ si on ne reconnaît pas en lui le Fils de Dieu devenant le frère de chacun de nous. Notre frère et, bien davantage, notre représentant devant Dieu – mieux vaudrait dire : ma présence quasi personnelle à Dieu. On peut dire qu'il prend notre place pour vivre devant Dieu une existence humaine qui réponde parfaitement à l'amour de son Père, et qu'il affronte à notre place la malédiction de la mort. Mais, paradoxalement, il prend notre place sans nous l'enlever, au contraire : en nous faisant toute notre place. Par sa naissance humaine, c'est ma vie qu'il prend en lui

en vue de me donner part à la sienne : à son existence terrestre, toute de liberté et d'obéissance, à sa croix douloureuse et victorieuse, à sa vie d'éternité. Si grand est en lui le don de soi, face à la malédiction de sa mort, qu'il la retourne en bénédiction pour lui et pour nous. Voilà ce qu'il est pour moi, pour toi, pour nous. C'est bien pourquoi l'Apôtre parle du baptême comme de la manière dont le Père, par l'Esprit Saint, nous greffe sur l'existence humaine de Jésus mort et ressuscité.

On peut dire que Dieu table entièrement sur une double identification, non pas psychologique, mais de l'ordre de l'être. D'une part le Christ, vraiment, s'identifie à nous tous, et à chacun ; il fait corps avec notre destinée au point que saint Paul ose écrire : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi (d'une loi impossible à réaliser) en devenant lui-même malédiction, car il est écrit : Maudit quiconque est pendu au bois » (Ga 3, 13 ; Dt 21, 23). Et encore : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous » (2 Co 5, 21). Un raccourci pour dire qu'il s'agit du grand projet de Dieu auquel Jésus adhère de tout son être : nous libérer du péché. Oui, il est moi, il est nous jusque-là.

D'autre part, l'identification de nous à lui se résume peut-être dans cette affirmation de l'Apôtre : « Notre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3, 3). Une anticipation déjà réelle, bien qu'encore voilée, dont le chrétien attend le dévoilement. C'est dire que, pour la foi et dans



l'espérance, Jésus ressuscité est – faut-il dire : le lieu? Non, l'être – où situer notre existence, où chercher notre véritable insertion.

Regarder le Christ en croix, c'est donc pour moi, en vérité et en réalité, l'occasion de me voir devant Dieu : pécheur maudit que je risquerais d'être jusqu'à mériter la croix, mais fils (ou fille) libéré et béni dans le Fils, en raison de son offrande de soi où s'exprime déjà tout le dynamisme de Pâques. Cette offrande dans laquelle il m'entraîne, comme l'exprime si fortement l'eucharistie.

## Les quatre évangélistes

Que la Passion et la croix soient « pour nous », tous les quatre le savent et le disent : c'est bien ce que Jésus entend faire connaître quand il institue l'eucharistie, prophétie des événements qui vont suivre. Mais ce « pour nous » a un sens tellement prégnant qu'on ne saurait l'épuiser quand on essaie d'en rendre compte.

Chez *Marc*, le plus ancien, l'essentiel semble se jouer entre deux paroles. D'abord celle de Jésus qu'il rapporte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Terrible cri de Celui qui affronte la malédiction du pécheur. Et cette autre parole, de l'officier chargé de superviser l'exécution : « Vraiment, cet homme était

Fils de Dieu » – vraiment sa manière d'affronter la mort révèle en lui le mystère du Fils et la proximité du Père.

Chez *Matthieu*, on retrouve ces deux paroles, mais moins mises en relief. L'idée de l'évangéliste, c'est que la mort du Crucifié s'avère bel et bien le jugement du monde et le dévoilement du lieu très saint. Autrement dit, le jugement dernier, en lui, est anticipé, Jésus réalise en sa Passion l'apocalypse. L'histoire est comme achevée et le Royaume a fait irruption. Certes, l'histoire continue, mais aux yeux de Dieu elle a trouvé sa fin : « tout est accompli ». Ceci afin que, dès lors, la perspective pour nous (si nous le voulons vraiment) s'ouvre non sur le jugement, mais sur la lumière du Royaume.

Chez *Luc*, plusieurs paroles de Jésus sont rapportées : sa prière pour le pardon de ceux qui le crucifient (or qui, peu ou prou, n'en fait pas partie?), sa promesse au brigand repentant de le recevoir aussitôt dans le paradis, sa prière de remise de soi au Père. Tout cela va dans le même sens : Jésus fait de sa mort non seulement une prière pour le pardon, mais l'exaucement de cette prière, le pardon même de Dieu.

Chez *Jean*, l'accent porte principalement sur la victoire glorieuse et quasiment royale de l'amour en Jésus, et cette victoire, bien que paradoxale, affleure tout au long du récit de la Passion. Par ailleurs, Jean envisage la Passion sur l'arrière-fond de la pâque juive et de l'agneau pascal. C'est à l'heure où, cette année-là, les Juifs sacrifiaient l'agneau,



qu'il situe la crucifixion de Jésus, cet Agneau dont on ne brisera pas les os (Jn 19, 33; Ex 12, 46). La mort du Christ signifie donc le sacrifice pascal définitif et l'alliance nouvelle : l'accomplissement de tout ce que signifiait pour les Juifs l'événement fondateur de la délivrance d'Égypte. Dans le même sens, saint Paul écrit : « Le Christ, notre pâque, a été immolé » (1 Co 5, 7). Et il en tire la conclusion que la vie chrétienne, dans la sainteté, est à considérer comme la célébration de cette pâque.

Quant à l'*Épître aux Hébreux*, elle est tout entière dominée par ce thème de l'Ancien Testament : le « sacrifice pour le péché ». Celui-ci n'a jamais eu le sens d'une punition qui tomberait sur l'animal sacrifié, mais le sens positif d'un pardon retrouvé, d'une alliance scellée à nouveau avec Dieu à travers l'offrande du sang, c'est-à-dire de la vie, laquelle appartient à Dieu. Le grand prêtre, pour l'offrir, entrait une fois par an dans le lieu très saint du temple. Telle est la figure, dans ce rôle du grand prêtre, qui permet à l'épître de célébrer la croix comme le sacrifice définitif pour le péché, où le grand Prêtre, une fois pour toutes, se présente à Dieu par-delà le voile (c'est-à-dire par-delà les apparences de ce monde) avec l'offrande de sa propre vie. Le Prêtre et l'Agneau offert, en lui, coïncident parfaitement pour l'éternité. Le sacrifice est parfait.

Imagine-t-on le scandale spirituel, la crise terrible, qu'ont entraînés pour les amis de Jésus, ses partisans, les croyants, cette fin dramatique de son ministère ? Puis l'effort de foi et d'intelligence que

leur a coûté la nécessité d'en rendre compte, à partir de l'expérience de foi de la résurrection ? Tout cela en s'appuyant sur les Écritures, qui n'étaient alors autres que l'Ancien Testament. C'est Dieu qu'il leur fallait en quelque sorte justifier, comme aussi leur foi dans le Christ, à leurs propres yeux d'abord, et en vue de la prédication.

## Le sens de la croix

Après ces quatre obstacles franchis, puis l'évocation dont chaque évangéliste considère et justifie la mort de Jésus, nous pouvons aborder la croix dans une approche qui se veut systématique et progressive, allant du plus évident au plus mystérieux, du plus simple au plus complexe.

1. Jésus meurt, condamné à la va-vite comme malfait et blasphémateur, de la mort honteuse réservée aux esclaves, aux gens de rien, lui l'envoyé de Dieu, lui le messie reconnu par ses disciples. C'est ainsi qu'il rejoint au nom de Dieu, tant d'hommes, de femmes et d'enfants victimes d'injustices et accablés de violence, sans défense possible.

2. Cette mort est la conséquence directe de son message, et donc de son obéissance à la mission que lui confiait le Père. Face aux notables juifs, ce qui les scandalise, c'est la nouvelle conception qu'il apporte de la loi, de Dieu proche des pauvres et des pécheurs,

du messie sans pouvoir politique, de l'universalité du salut. C'est aussi, dans l'autorité de sa parole, notamment lorsqu'il pardonne au nom de Dieu, une prétention à se présenter au nom de Dieu. Face aux Romains, il est ressenti comme une menace pour l'ordre public et l'autorité de l'empereur. En lui s'accomplit la figure du juste persécuté, à l'instar d'Élie, de Jérémie. C'est vraiment sa fidélité à sa mission humaine et divine qui se scelle dans sa Passion et sa croix.

3. Sa mort, il l'avait prophétisée dans le lavement des pieds de ses disciples, lui le Seigneur. Il réalise ainsi la figure du serviteur, de l'homme pour les autres (comme on aime à dire aujourd'hui), il va jusqu'au bout de sa solidarité avec tout être humain. Cette mort alors se comprend non seulement à cause des hommes, mais pour eux. «Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa Passion et fut mis au tombeau», dit le Symbole de Nicée-Constantinople, alors que la première formulation de la foi apostolique, transmise par saint Paul, s'exprime ainsi : «Le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures» (1 Co 15, 3).

4. De ce déni de justice, de cette haine, de cette infamie qu'est la croix, seul l'amour, qui peut tout en allant jusqu'au bout de lui-même, était capable de faire monter du cœur de Jésus sa prière pour ceux qui le crucifiaient, cette prière où s'accomplit le pardon de Dieu. Nous sommes ici dans la perspective propre à Luc, et c'est probablement aujourd'hui la plus accessible, la plus convaincante pour beaucoup.

Car il est nécessaire de rappeler, contre des raccourcis du passé, que ce qui sauve, ce qui offre le pardon, ce n'est pas le sang de Jésus, ni sa souffrance, ni sa mort, mais l'amour au nom duquel il va jusqu'à assumer toute cette destinée tragique, en vue de la retourner en miséricorde.

5. Alors une question se pose, difficile et harcelante : Pourquoi tout ce drame, s'il s'agit de pardonner ? Pourquoi le pardon de Dieu est-il à ce prix : le Père livre son Bien-aimé, et celui-ci se livre aux mains de ceux qui le crucifient ? La question rebondit : Que révèle ce drame, à propos du pardon de Dieu en Jésus-Christ ? D'abord il illustre jusqu'où va l'amour de Dieu pour nous rejoindre. Ensuite et simultanément, jusqu'où va le péché, avec tout son train de conséquences.

Le pardon consisterait-il à faire comme si le mal n'avait pas eu lieu, à la manière dont on nettoie d'un coup d'éponge un tableau noir ? Si le péché – rappelons-le – est de s'en aller délibérément dans son attachement égoïste à soi, sans référence ni à Dieu ni au prochain, quel mal cette attitude n'a-t-elle pas amoncelé ? Quels droits n'a-t-elle pas piétinés ? Quels torts de toutes sortes n'a-t-elle pas multipliés ? Une telle responsabilité peut-elle simplement s'éluder, s'annuler ?

Voilà la raison pour laquelle Jésus, en affrontant le péché des hommes, affronte aussi tout son train de conséquences : infamie, angoisse, souffrance intense, qui conduisent à la mort. Ici le pardon ne saurait dire : Bah, ce n'est rien ! Certes, il est offert sans

réserve. Encore faut-il que je l'accueille, ce qui suppose un retournement de tout l'être, le contre-pied de l'égoïsme, une réparation, autant que possible, envers les tiers, un dur arrachement aux habitudes, une reprise de tout le négatif. Ceci de manière à orienter la honte et la souffrance vers le contraire du péché : une vie offerte. Bref, l'accueil du pardon suppose de ma part une conversion et un engagement envers Dieu, comme aussi une attention renouvelée au prochain.

N'est-ce pas précisément ce qui s'accomplit à travers la Passion de Jésus? Prenant sur lui toutes les conséquences du péché, il les retourne : oui, dans une souffrance terrible et l'infamie d'agoniser publiquement sur un gibet, il les retourne en une marche victorieuse vers la vie nouvelle, la résurrection.

Parlera-t-on à cet égard de punition? C'est possible. Le Nouveau Testament le fait à peine, mais Ésaïe affirme du serviteur : «Le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à nous tous» (53,6). Ici encore nous avons affaire à un raccourci, s'il s'agit de Jésus. Ce n'est pas Dieu qui punit, c'est moi, en faisant le mal ou en refusant le bien attendu de moi, qui me fais mal à moi-même et vais me perdant. En ce sens, le péché s'avère autopunition. Et c'est cela aussi dont Jésus se charge.

Un thème apparaissait ci-dessus : la souffrance liée au péché, telle que Jésus l'affronte. Or le pardon ne la supprime pas. D'une part la souffrance est présente en toute vie humaine : qu'en faire? D'autre part elle se double, chez tout être touché et saisi par la vision

du Crucifié, d'une souffrance spirituelle vive. Le cœur se sert non seulement à ce spectacle et au prix de ce pardon, mais il affronte aussi cette question : comment me montrer à la hauteur de cet événement? Comment vivre dignement ce pardon?

Quel rôle joue la souffrance – toute souffrance – dans ce que nous avons nommé ci-dessus un «retournement»? Le pardon l'appelle, elle aussi, à ce retournement. Qu'elle soit peine, honte, dégoût, sentiment d'échec entraînés par le péché, il lui est proposé et demandé de devenir participation aux souffrances du Christ et de nous conformer à sa mort, comme le dit audacieusement saint Paul. Sans être jamais un bien en elle-même, le «bien» de la souffrance physique, morale ou spirituelle sera, autant que possible, d'être vécue comme une forme particulièrement étroite de communion avec le Christ, une manière précieuse de s'offrir avec lui dans l'amour.

Ainsi la réconciliation avec Dieu n'a rien de facile, d'anodin, ni d'automatique. C'est à travers les sacrements, moyennant la foi et une vie de sanctification, que l'on accueille le pardon. Il est offert avec une totale générosité, et il attend de nous une réciprocité de générosité. Le pardon, en définitive, c'est Dieu qui vient à moi; mon accueil de ce pardon c'est d'aller à Dieu. Telle est l'alliance scellée en Jésus-Christ.

6. Nous en arrivons au thème du sacrifice. Un terme que beaucoup détestent aujourd'hui, du fait que ce terme, dans nos langues et notre mentalité, a complètement changé de sens. Il est devenu synonyme, dans le langage courant, d'un malheur, d'un

accident, avec un relent de punition. Ou encore d'un acte auquel on se contraint, sans amour, avec l'idée que plus c'est ennuyeux, plus c'est précieux. Ou même encore de ce que l'on met au rebut, comme dénué de valeur. En outre ce terme véhicule pour la mentalité actuelle une idée insupportable de violence, en raison du sang versé et de la mort de l'animal, en quoi semble se résumer le sacrifice dans l'Ancien Testament.

Faut-il renoncer au terme, et le remplacer par un autre, qui garde sa beauté : l'offrande ? Ou alors changer de mentalité, remonter les mailles écoulées de cette dégradation de sens du sacrifice ? Pour soi-même on est libre, à cet égard. Mais le Nouveau Testament est là, cité très souvent dans les liturgies eucharistiques, qui parle tranquillement du sacrifice, sur l'arrière-fond de l'Ancien Testament.

Or, pour ce dernier, le sacrifice, en rapport étroit avec l'alliance, a pour signification essentielle de me relier à Dieu, de me faire rejoindre sa grâce. Le sang est très précieux puisqu'il figure la vie qui vient de Dieu et qu'on lui offre en rite de reconnaissance.

Humainement déjà, il est une loi de vie selon laquelle on doit renoncer à quelque chose pour « gagner » autre chose, autrement dit pour pouvoir grandir sur un autre plan. Et devant Dieu, sacrifier, c'est prélever une part de ce qu'on a reçu de lui pour la lui présenter en action de grâce. Mais, en fin de compte, c'est soi-même que l'on offre, et, à travers le sacrifice, c'est soi-même que l'on reçoit. N'est-ce pas ce qui s'accomplit dans l'eucharistie ?

Dans l'Ancien Testament, le récit qui situe le

mieux le sacrifice, en tant que rite de l'alliance, est celui où l'on voit recueilli dans un bassin le sang (la vie !) de taureaux immolés. Moïse alors scelle l'alliance entre Dieu et le peuple en aspergeant de ce sang successivement l'autel, symbole de la présence de Dieu, et le peuple. Une parole sacramentelle accompagne le rite et dit son sens : « Ceci est le sang de l'alliance » (Ex 24, 8). Or ces mêmes mots sont repris par Jésus dans les paroles d'institution de la cène. Jésus considère donc sa personne et le don de sa vie, ici à la veille de la Passion, comme l'alliance scellée définitivement entre le Père auquel il s'offre, et les hommes pour qui il s'offre.

En outre, dans cette prophétie de Pâques qu'est la cène du Jeudi saint, c'est tout l'événement pascal de la délivrance d'Égypte, du repas pascal, de la traversée de la Mer Rouge, qui se profile. Jésus en est l'accomplissement nouveau et éternel. Il est – nous l'avons vu – « notre pâque », notre délivrance, notre passage à la lumière.

De tous les sacrifices de l'ancienne loi, les premiers chrétiens n'ont guère retenu, comme symbole de la Passion, que le « sacrifice d'expiation ». Ici encore, sans idée de punition, il s'agit de l'alliance scellée à nouveau par l'offrande du sang, de la vie, où s'exprime alors la réconciliation avec Dieu. Mais nous n'y revenons pas : il en était question ci-dessus à propos de l'Épître aux Hébreux.

7. C'est dans une hymne très ancienne de l'Église que saint Paul a trouvé l'expression la plus forte pour évoquer l'humilité que représentent l'incarnation, et

plus encore la croix : « Il s'est anéanti lui-même (non quant à sa personne, mais quant à sa condition de Fils de Dieu) prenant la condition du serviteur... Il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix » (Ph 2,7-8).

Ainsi la croix est-elle le moment culminant de ce mouvement d'amour, où l'abaissement et l'exaltation de Jésus ne font qu'un. Car sa résurrection n'est pas la revanche, en quelque sorte, de la vie sur la mort, de la gloire sur l'abaissement. Non pas la revanche, non pas l'inverse, mais la révélation de ce qu'aura été réellement la Passion. Telle est l'audace de Dieu, telle est sa puissance, bien réelle, et sa souveraineté : la mort de Jésus en croix s'avère la victoire de la vie, la réussite du dessein éternel de Dieu, la forme suprême que prend l'amour pour s'offrir.

En définitive la puissance de Dieu, à travers la Passion, se révèle comme sa capacité de tirer du pire le meilleur, de la plus grande défaite la plus grande victoire, de la mort la résurrection. Oui : sur la croix. À nous, alors, de chercher comment cela peut résonner dans notre propre existence, si nous entendons « connaître le Christ avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances » (Ph 3, 10).